

ALBERTINE NECKER DE SAUSSURE,  
« SOURCIÈRE » DU ROMANTISME<sup>1</sup>



**A**LBERTINE NECKER DE SAUSSURE (1766-1841) a porté dignement ses deux patronymes. Cousine par alliance de Madame de Staël, elle a contribué à diffuser le romantisme en France par la publication, en 1814, de sa traduction d'un ouvrage retentissant d'August Wilhelm von Schlegel. Cette mère de quatre enfants est aussi l'auteur d'un classique *L'Éducation progressive*, œuvre majeure couronnée par l'Académie française, maintes fois rééditée et dont on a publié de nombreuses traductions. La dernière en date est italienne et remonte à 1948.

Cette femme brillante mais timide n'a jamais cherché la gloire et ne s'offusquerait pas de se savoir tombée dans l'oubli. Si des femmes comme elle, contraintes au silence ou à l'effacement par les conventions sociales de leur temps, se sont résignées à rester dans l'ombre, ce qu'elles ont accompli n'en est pas moins digne d'intérêt.

On peut distinguer dans sa vie trois grandes étapes. La première couvre sa jeunesse et se termine vers 1797. Elle correspond à ses années de formation et d'apprentissage des langues, à son mariage avec Jacques Necker, neveu du financier du même nom, et à sa rencontre déterminante avec Madame de Staël qui deviendra sa meilleure amie. La deuxième période est celle pendant laquelle Albertine fréquente les brillants esprits qui se réunissent au château de Coppet, découvre son cosmopolitisme et les philosophes allemands et s'adonne à la traduction. Cette période s'étend approximativement de 1797 à 1817. C'est au cours de ces vingt ans qu'Albertine traduit des œuvres de Karl Philipp Moritz, Gotthold E. Lessing, Walter Scott et surtout le fameux *Cours de littérature dramatique* de Schlegel. La troisième et dernière période de sa vie (1817-1841) est celle où Albertine délaisse la traduction pour se consacrer à des travaux originaux d'écriture.

---

<sup>1</sup> Ce texte est une version condensée tirée de *Portraits de traductrices* publ. sous la dir. de l'auteur aux Presses de l'Université d'Ottawa. Jean Delisle est Directeur de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

Albertine-Adrienne de Saussure naît à Genève, le 13 mars 1766. Elle apprend très tôt à apprécier *dans le texte* le charme des auteurs grecs et latins, le théâtre de Shakespeare et les romans de Richardson qui la passionnent et les auteurs allemands comme Klopstock. Elle fait aussi ses délices des grands noms la littérature italienne. Son apprentissage des langues est complétée par de nombreux voyages dans les pays où elles sont parlées.

### Ses travaux de traduction

Le premier travail de traduction d'une certaine envergure auquel Albertine s'est attaquée est l'ouvrage de Karl Philipp Moritz, *Götterlehre oder mythologische Dichtungen der Alten* [*Fictions mythologiques des Anciens*] (Berlin, 1791). Cette publication ne vit jamais le jour, Madame de Staël, qui en faisait grand cas, ne trouvant pas l'accueil des libraires assez empressé.

Vers 1807, la Genevoise ressent de plus en plus les effets isolants de la surdité, mal qui ira en s'aggravant à partir de 1815. D'un tempérament mélancolique, elle se sentait envahie par un vague sentiment dépressif, une triste langueur. La retraite finit par devenir une nécessité : elle se réfugia alors dans le travail intellectuel, activité qui convenait bien à sa situation. La traduction, l'écriture et la lecture furent pour elle une sorte d'hygiène mentale en même temps qu'un excellent dérivatif.

Schlegel caressait le désir de voir paraître une version française du cours de littérature dramatique qu'il avait donné à Vienne, même si la version allemande avait soulevé une vive polémique en France. Et pour cause. L'auteur jugeait sans valeur le théâtre classique français et, à ses yeux, Racine et Corneille n'étaient que de serviles imitateurs des tragédiens grecs. Quant à Molière, c'était un bouffon, un vulgaire joueur de farces burlesques. Il fallait une bonne dose de témérité, voire d'inconscience, pour s'attaquer de la sorte à de telles gloires nationales...

Un libraire parisien offrait cinq mille francs pour la traduction de cette œuvre incendiaire. Albertine Necker de Saussure accepte l'offre et sa traduction paraît en 1814, à Paris et à Genève, en trois volumes de quatre cents pages chacun. Le nom de la traductrice ne figure nulle part. « Cette traduction est un tour de force », dira Madame de Staël. Quant à Schlegel, il déclara expressément dans un Avertissement que « cette traduction avait été entreprise d'après son désir, revue en partie par lui-même, qu'elle était la seule qu'il regardât comme authentique et sur laquelle il consentit à être jugé ». Schlegel savait apprécier une bonne traduction, lui qui s'était acquis en Allemagne une réputation enviable par ses traductions de Shakespeare et de Calderon (voir *Circuit*, n° 51).

Dans un souci de ménager la susceptibilité de la nation dont l'auteur combat les opinions littéraires, la traductrice juge nécessaire d'assortir sa traduction d'une préface. Cette préface révèle deux traits de caractère de la traductrice qui, toute sa vie, a entretenu la conviction que la franchise ne consiste pas à dire tout ce que l'on pense, mais à penser tout ce que l'on dit : son indépendance d'esprit et son sens critique. Tantôt elle n'hésite pas à critiquer son auteur; tantôt elle l'excuse ou cherche à atténuer la portée de ses propos. Elle y révèle aussi sa profonde connaissance des lettres allemandes. Malgré tout,

le *Cours* n'en déclencha pas moins la fureur des Français. Quarante ans plus tard, on en parlait encore.

À la fin de 1814 et au début de 1815, Albertine Necker de Saussure publie par tranches dans la *Bibliothèque britannique* une traduction-résumé du roman de Walter Scott, *Waverley or 'Tis Sixty Years*. Elle ne produit pas une traduction *in extenso* de cet ouvrage, mais une paraphrase explicative et commentée, entrecoupée de passages traduits littéralement. Ce genre de traduction-résumé était courant dans la *Bibliothèque britannique*.

Albertine a présenté de la même façon et dans le même périodique les ouvrages de deux Écossais : celui de Robert Owen, *A New View of Society* (1816) et celui de Thomas Chalmers, *The Christian and Civic Economy of our Large Towns* (1818). Chalmers et Owen lui ont ouvert l'esprit aux questions sociales envisagées d'un point de vue chrétien.

### **L'auteur, la « féministe »**

La première œuvre publiée qui soit de sa main est la *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël*. Il ne s'agit pas d'une biographie proprement dite, mais d'un vibrant hommage rendu à une amie très chère. Mais Albertine Necker de Saussure est surtout connue comme l'auteur de *L'Éducation progressive*. Les trois volumes de cet imposant traité sont l'œuvre d'une vie et ont été préparés par d'abondantes lectures et par des années d'observations menées auprès de ses quatre enfants, qui lui servaient plus ou moins de «laboratoire». Elle a soixante-deux ans lorsque paraît en 1828 le premier volume, «Étude de la première enfance». Elle conçoit l'éducation comme «l'art de donner à l'enfant la volonté et les moyens d'acquérir tout le développement dont sa personnalité est susceptible».

Nous n'aurions pas tracé un portrait fidèle d'Albertine Necker de Saussure si nous avions passé sous silence ses préoccupations concernant le sort réservé aux femmes. Ce n'est pas un hasard si le troisième livre de son traité leur est entièrement consacré, «Étude de la vie des femmes». Tout comme Madame de Staël, l'idée du destin de la femme n'a cessé de la poursuivre. Elle revendique pour la jeune femme plus d'autonomie. Bien qu'Albertine Necker de Saussure appartienne à une classe aristocratique peu portée à la contestation, elle n'hésite pas à dénoncer le fait que l'homme n'a voulu voir dans la femme que l'épouse ou la mère, que le mari a souvent utilisé sa femme pour servir sa vanité ou ses propres intérêts en lui confiant des travaux de traduction, par exemple. Elle dénonce le fait que l'on n'a pas donné aux filles la chance de recevoir la même instruction que les garçons. C'est par l'instruction et le travail intellectuel que les femmes réussiront à améliorer leur état et à prendre leur place dans la société, pense-t-elle. Ce thème est récurrent dans ses écrits.

### **Sa conception de la traduction**

Pour Albertine Necker de Saussure, traduire est le prolongement naturel de sa connaissance des langues et de ses activités intellectuelles ainsi qu'un moyen pour diffuser des idées nouvelles. C'est aussi une source non négligeable de revenus. Si elle a passablement traduit, elle s'est très peu expliquée sur son travail. Elle n'a publié aucun

texte «théorique» sur la traduction, comme certains de ses contemporains (Schleiermacher, Madame de Staël, Madame de Rochemondet). Elle a laissé tout au plus quelques idées éparpillées sur ce sujet. Ses cahiers de notes renferment une définition de la traduction conçue comme processus de «débrouillement des pensées».

Sa conception de la traduction rejoint en partie celle de Madame de Staël. Elle la rejoint lorsqu'elle conçoit la traduction comme une ouverture sur l'Autre, un instrument du cosmopolitisme et de l'universalisme. Elle la rejoint encore lorsqu'elle évite de traduire trop librement et se montre respectueuse du contenu de l'original. Mais elle ne va pas beaucoup plus loin. Sa langue appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle n'est pas encore tout à fait celle du XIX<sup>e</sup>. Elle est plus proche de Madame Dacier (1647-1720) que de Leconte de Lisle (1818-1894). Elle n'a pas les «audaces» des littéralistes de la forme (Courier, Chateaubriand, Littré). Elle aurait pu dire, comme Madame Dacier : «Que doit-on attendre d'une traduction en une langue comme la nôtre, toujours sage, ou plutôt toujours timide, et dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que toujours prisonnière dans ses usages, elle n'a pas la moindre liberté? [...] Elle ne sait que faire d'un mot bas, dur, ou désagréable.»

La traductrice de Schlegel est une traductrice de transition qui se positionne «sagement» entre la traduction-imitation et la traduction-calque. Sa personnalité et la nature du texte traduit (un cours et non une œuvre littéraire) l'y incitaient. Le littéralisme de contenu semble avoir été le passage obligé de l'émergence du littéralisme de forme.

## Conclusion

Albertine Necker de Saussure s'éteignit le 13 avril 1841, à Mornex, non loin de Genève. Elle n'a pas laissé de *Mémoires*, elle qui a pourtant vécu la plume à la main. Sa vie de quasi-recluse, elle l'a vécue dans la monotonie du silence, mais d'un silence propice à la méditation. Cette femme de devoir et de responsabilité aurait pu acquérir une grande célébrité si elle n'avait pas mis à s'effacer autant de soin qu'on met d'ordinaire à paraître.

Comme bon nombre de femmes instruites de son époque, elle a, avec une grande lucidité, mené plusieurs combats de front pour la reconnaissance du statut et du rôle social de la femme, sans aller toutefois jusqu'à la contestation ouverte. De la traductrice du *Cours* de Schlegel, on peut dire, quoiqu'à un degré moindre, ce que l'académicien Jean-Denis Bredin a écrit de Madame de Staël : «Elle aura, sans doute, après Rousseau, éclairé mieux que personne le chemin qui allait des Lumières au romantisme». Pour avoir traduit le fameux *Cours* qui fut une œuvre-phare de la révolution romantique en France, la traductrice fait figure de «sourcière» du romantisme et de médiatrice entre les cultures. Son nom mérite incontestablement d'être tiré d'un oubli injuste.

---

## RÉFÉRENCES

Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Département des manuscrits, Fonds Albertine Necker de Saussure, Ms. fr. 4450 à 4461.

CAUSSE, Étienne (1930), *Madame Necker de Saussure et L'Éducation progressive*, Paris, Éditions «Je sers», 2 vol.

MESTRAL COMBREMONT, Julie de (1946), *Albertine Necker de Saussure, 1766-1841*, Lausanne, Librairie Payot, 195 p.

SCHLEGEL, August Wilhelm von (1814), *Cours de littérature dramatique*, trad. par Albertine Necker de Saussure, Paris et Genève, J. J. Paschoud, 3 vol.

---

Source: *Circuit*, n° 75, 2002, p. 28-29.